

TROUPES

Suzanne par Issy, Sentimental par là

Ils sont jeunes et ne se reconnaissent pas de maître : la compagnie Suzanne M., dans une usine désaffectée d'Issy-les-Moulineaux, monte Dubillard ; les Sentimental Bourreau, dans un cinéma pourri de Belleville, « Strip-Tease forain ». Et refont du théâtre une affaire d'impatience et de perversité.

Nos bons metteurs en scène à l'affiche ces jours-ci ont-ils toutes leurs dents ? Soit trois spectacles, disons *les Fourberies de Scapin*, de Molière, selon Jean-Pierre Vincent, *le Magicien prodigieux*, de Calderon, selon Jacques Nichet, *la Dame de chez Maxim*, de Feydeau, selon Françon. Voici trois spectacles plaisants. Bien faits, plutôt bien joués. Le public ne s'y trompe pas : il vient en nombre et en confiance passer une « bonne soirée ». Ce sont des spectacles d'experts. Aucunement pervers. Régés comme la circulation. Elle est bien finie l'époque, que dis-je, le bon vieux temps où Vincent (avec Jourdhueil) foutait en scène *la Tragédie optimiste* puis (avec sa bande strasbourgeoise), *Vichy-fictions* ; où Nichet, alors au théâtre de l'Aquarium, montait (avec ses compères) *Tu ne tueras point* ; où Françon, fondateur du bien nommé Théâtre éclaté d'Anecy venait à Paris au Théâtre mécanique avec *le Jour de la dominante*, de René Escudé. Bien sûr, ils ont vieilli, mûri et tout le tintouin, bien sûr l'époque n'est plus ce qu'elle était. Toujours est-il que leur jeunesse leur revient à la gueule. Par deux fois.

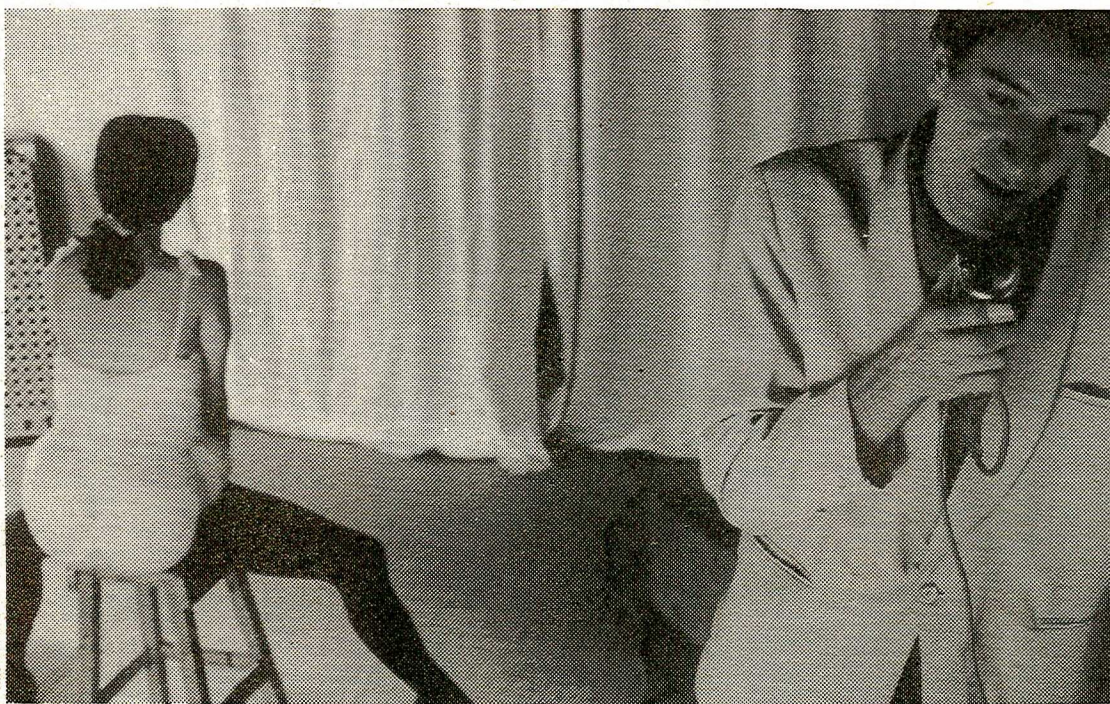
A Issy-les-Moulineaux où, dans une ruine glaciale, de jeunes comédiens, sans animosité aucune, presque avec indifférence, parlent d'eux comme des « vieux ». « Ils se sont arrêtés, ils manquent d'air, ne prennent plus de risque ; on a l'impression qu'ils s'ennuient. Au dernier Festival d'Avignon, après avoir vu *les Fourberies* et *le Songe d'une nuit d'été*, on a ressenti un fossé entre eux et nous. » En revanche Claus Peymann, Grüber, quelques Chéreau (*Quartet*, un peu *Hamlet*) leur « parlent », Vitez leur manque (même si la plupart n'ont pas travaillé avec lui), Strehler leur apparaît comme un beau mirage.

A Belleville, dans un cinéma pourri, où d'autres, qui les connaissent de loin, ne prennent plus la peine d'aller voir leurs spectacles de près parce qu'ils n'en ont plus l'envie. Seules exceptions : le Lucrèce de Jourdhueil-Peyret, *la Tempête*, de Brook, *Made-moiselle Julie*, de Langhoff, Hourdin. Mais aucun metteur en scène ne les « transcende ». La roue tourne comme disent les aveugles.

Double explication.

La compagnie Suzanne M.

En 1962, le Théâtre de Lutèce créait *la Maison d'os*, de Roland Dubillard, dans une mise en scène d'Arletter Reiner. Le critique dramatique du *Monde* Poirot-Delpech (encore à mille lieux de l'Académie française) observait : « C'est beau comme un dialogue socratique dans lequel s'exprimerait l'univers d'Eggar Poe. Peu de textes sinon ceux de Beckett m'ont à ce point donné cette impression. » Aucun théâtre n'a repris cette pièce sublime et abracadabrante qui fourmille de personnages, de scènes chausse-trapes. Jusqu'à ce que Eric Vigner, né deux ans avant *la Maison d'os*, ne s'en empare et entraîne dans l'aventure



Sentimental Bourreau : « Sensuel est un beau mot, sexy est un mot affreux, du toc. »

une vingtaine de jeunes comédiens qui ne demandaient que ça.

Sorti du Conservatoire de Paris en 1988 — il y a mis en scène *la Place Royale* de Corneille —, Eric Vigner anime l'année suivante un atelier à la Maison du geste et de l'image, autour de *la Maison d'os*. « C'est là que tout a commencé. » Il ouvre un cours de théâtre, monte un spectacle léger pour le Festival des cultures du monde à Nantes. La mise en scène le tarade. « Par un ami architecte, je connaissais l'existence de cette usine à matelas désaffectée ; en visitant le lieu, j'ai tout de suite repensé à *la Maison d'os*. »

Au fond d'une cour, une bâtisse étroite sur trois étages, le « lieu vertical » rêvé par Dubillard pour une pièce pouvant réunir une vingtaine de comédiens. Elèves ou (le plus souvent) anciens élèves de la rue Blanche, du Conservatoire, de l'école de Chaillot, sortis du « tas », ils se sont retrouvés dans ce lieu abandonné et glacé, répétant en gants et manteaux mais aussi nettoyant l'usine, montant les gradins. « Les conditions de travail étaient dures mais les rapports humains extraordinaires. » C'est là l'un des secrets du spectacle, attachant à force d'énergie solidaire et communicative, gommant l'échelle de différents niveaux de jeu dans un maelström. « Il n'y avait aucune rivalité entre nous, disent les comédiens, aucun mépris, mais un respect, une aide mutuelle. » Une relation qu'ils souhaitent prolonger côté salle : « On veut des spectacles où le décor et la mise en scène en soient pas mis en avant, on ne veut pas d'images froides qui défilent mais rétablir un rapport entre le spectateur et l'acteur qui s'est défait d'année en année. L'image n'est pas notre préoccupation, mais la convivialité, le plaisir. » D'où leur envie de sortir des théâtres, leurs rêves de Scala bombardée, de Bouffes du Nord calcinées. « Ce que l'on aimerait, c'est que cette usine à matelas devienne notre instru-

ment de travail. On n'a pas envie d'être dans un théâtre à tout prix. » Pour l'heure, le propriétaire de ce lieu condamné à la démolition leur a accordé trois mois de sursis : ils reprendront le spectacle en avril.

Ils n'ont pas attendu la venue incertaine d'une subvention — même s'ils ont déposé une aide à la première reprise — ni souhaité « promener » ce projet chez différents directeurs de théâtre dans l'attente d'une hypothétique coproduction. Ils ont fait leur spectacle et ils ont bien fait. « Il faut faire. Si on attend trop, on ne sait plus si on sait faire », disent-ils. Les spectateurs, gelés dehors et chauds dedans, embarqués dans leur histoire aux escaliers précaires, sont allés de surprise en surprise, la découverte de la pièce de Dubillard n'étant pas la dernière. Les 35 000 francs récupérés par souscription ont épongé les frais. Personne n'a été payé, mais il n'y a pas de dettes.

Il n'est pas sûr que l'aventure de *la Maison d'os* soit sans lendemain. Il n'est pas sûr non plus qu'elle survive très longtemps. Eric Vigner et sa compagnie Suzanne M. (un nom qui est comme une dédicace intime) songent déjà à *la Femme parallèle*, de Billetdoux, *la Place Royale*, de Corneille, *le Pélican*, de Strinberg, ou « un truc avec beaucoup d'acteurs », Shakespeare peut-être. Eric Vigner entend devenir un metteur en scène à part entière. Les comédiens voient plus en lui un rassembleur. Celui qui a permis à une vingtaine de jeunes comédiens d'être ensemble sans autre enjeu que celui d'un plaisir partagé : « C'est fabuleux d'être autant. »

Sentimental Bourreau

« Vous allez voir du burlesque, du strip-tease : elles vont vous faire un drôle de tchou-tchou, et, papa, elles montrent tout. le spectacle va commencer, c'est maintenant ou jamais », déglutit le bonimenteur sur la scène minable parsemée de miroirs, y com-

pris au plafond, du cinéma Le Berry, boulevard de Belleville. Cette seyante entrée en matière n'augure pas d'un strip des familles mais d'un trip de copains : la bande à Sentimental Bourreau (association 1901).

Tout commence il y a trois ou quatre ans à Strasbourg, ville célèbre par sa cathédrale et ses situationnistes. Des petits gars qui buvaient des coups au *Lazy Bird* créèrent un groupe de musiciens du même nom, tendance rock and Vian. Sylvain Cartigny et Mathieu Bauer voulaient devenir musiciens, ils le sont restés ; Joachim Latarjet et Martin Selze souhaitaient devenir comédiens, ils le sont ; Julien Bureau était déjà un peu décorateur. Ils se sont perdus, retrouvés avec l'envie de faire un spectacle. Mais quoi ? Les discussions s'éternisaient. Et puis un jour, Mathieu est arrivé avec un bouquin qui traînait sur une banquette : *Strip-Tease forain*, de Susan Meiselas, paru aux éditions du Chêne.

Un superbe ensemble de photos et témoignages de ces troupes interlopes qui traversaient les étés des années soixante-dix dans un camion et garaient sur les champs de foire de l'Amérique pécore. Le camion s'ouvrait sur ses flancs en mini-scènes : d'un côté, le bonimenteur arranguait la foule généralement imbibée ; de l'autre, sous une tente, des filles enlevaient tout et au-delà (« eh, psst, lâchez tout »), drapées (si l'on peut dire) dans leur fierté, leur histoire et leur philosophie : « Sensuel est un beau mot, sexy est un mot affreux, du toc, du plastique. Quand je ne travaille pas, je me sens sensuelle. Quand je travaille, je me sens sexy », dit Lena.

Mathieu lit ça d'une traite, le passe aux autres. « C'est un truc génial que racontent ces nanas, c'est cru, pan-pan, c'est parlé, pas écrit, beaucoup d'atmosphère, on est parti à l'aveuglette avec ce texte qui nous était tombé dessus. » Judith Henry (l'un des rôles-titres de *la Discrète*), Judith

Depaule (qui gagne sa vie comme interprète de russe, par exemple avec Mikhaïkov), Laurence Hartenstein et François Delaive ont rejoint les sus-nommés. (Aucun, soi dit en passant ne sort d'un conservatoire — musique ou théâtre — national et ne souhaite y entrer.) Ça discute, six mois, jusqu'en mai dernier, dans un atelier-loft vers le Père-Lachaise. Tous sont d'accord sur l'essentiel : « Pas de réalisme précieux, pas de naturalisme, pas de psychologie, pas de grands sentiments, pas de filles plaintives du genre "j'ai vingt ans, des piquouzes sur le bras, je suis malheureuse", le texte des témoignages, rien que le texte. »

Contre une cuisine à retaper on leur prête une maison près de Caen. Ils y vivent et y répètent un mois l'été dernier. Un montage des témoignages est arrêté ; scène par scène, le spectacle passe à la casserole. « Au début, c'était redoutable : à huit, tout le monde à son mot à dire. Mais on tenait à cela : avancer ensemble. Parfois, on se posait la question, non de la mise en scène, mais qui décide, et on s'est rendu compte qu'entre nous ce n'était pas possible. Jusqu'aux derniers filages, nous n'avons eu personne pour regarder notre travail, on se regardait les uns les autres, on décidait de tout, ensemble. »

Les références, d'abord cinématographiques, vont bon train : Godard, Fellini, *Bus Stop*, *les Enfants du paradis*, *Raging Bull*. Le projet s'affirme : « L'idée était de ne rien montrer, de faire des strip-teases avortés ou burlesques avec un vrai bonimenteur, on a été à la Foire du trône chercher des strip-teaseuses, on a vu des gens qui nous ont dit que le cinéma porno avait tué le métier. Mais cela n'avait pas d'importance : ce qui comptait, c'était notre baraque foraine à nous. » Tout comme Alexandre Blok et Meyerhold qui, dans les années vingt, rêvaient à leur manière de leur baraque de foire.

Le spectacle titré *Strip et boniment* est présenté dans un hangar puis au cinéma Le Berry. La mise commune de 5000 F est récupérée par la vente des billets qu'ils ont voulu bon marché : 30 à 50 F. Dans la salle, des amis, des voisins, des copains de copains qui, travaillant dans un théâtre, ont prêté des câbles, des PROJOS, un costume. Le spectacle a la beauté d'un collier de diamants (acheté à Prisu) qui éclate sur le macadam ; le rythme joliment cassé d'un cabaret bric-à-

atem

3 CONCERTS
EXCEPTIONNELS

par l'ensemble
'ACCROCHE NOTE

les 21, 22 et 23 février
à 21 h 00

Réservations : 43 64 77 18